

# **Querelle à la française**

© Groupe Delcourt, Les Avrils, 2026.  
Tous droits réservés pour tous pays.

Publié avec le concours de l'agence Kalligram.

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de ce livre d'une bourse  
du Centre national du livre.

Les Avrils  
Groupe Delcourt  
8, rue Léon-Jouhaux  
75010 Paris  
[lesavrils@editions-delcourt.fr](mailto:lesavrils@editions-delcourt.fr)

[www.lesavrils.fr](http://www.lesavrils.fr)

# Querelle à la française

Bertrand Guillot

Les Avrils



« Tu vas encore écrire une histoire de mecs qui font des trucs ? » m'a demandé Victoire alors que je lui racontais, enthousiaste, ce projet de livre autour de l'année 1515 où se croiseraient François I<sup>er</sup>, Charles Quint, Henry VIII, Érasme et Thomas More.

Je prévoyais déjà d'y consacrer une année entière. Je n'inventerais rien et tout serait fameusement romanesque – comme un grand jeu de plateau sur le Vieux Continent, qui aurait dépoussiéré l'histoire et éclairé le présent. J'étais prêt à affronter tous les obstacles : les doutes, les fausses pistes, les pannes d'inspiration. Mais soutenir chaque matin le regard sceptique de celle que j'aime ? La barre était trop haute.

Victoire est féministe, formidable, impitoyable, et surtout : pertinente. J'en avais pourtant cherché, des femmes, dans les textes de la Renaissance. Je savais qu'elles étaient là, qu'elles avaient joué un rôle, souvent décisif. Mais l'histoire est écrite par les vainqueurs, et

quelle que soit l'issue de la bataille, ceux qui tenaient la plume étaient toujours des hommes. Ou presque.

« Cherche mieux », m'a-t-elle dit avant de repartir à l'assaut du patriarchat.

J'ai promis.

Alors je suis retourné dans ma machine à remonter le temps préférée : la bibliothèque. Je n'y suis pas allé en historien mais en voyageur, la tête dans les livres et le nez au vent, bien décidé à trouver une héroïne. Il y en avait forcément une qui m'attendait, quelque part.

Quiconque a déjà voyagé aura deviné la suite. Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais ; mais j'ai fini par trouver ce que je ne cherchais pas. Et bien sûr, tout a commencé par une rencontre.

C'est un matin de printemps que la bibliothécaire a déposé sur ma table la grande somme d'Éliane Viennot : *La France, les femmes et le pouvoir*. J'aurais pu me précipiter sur la fin du premier tome, où m'attendaient Louise de Savoie, Marguerite de Navarre et d'autres femmes de 1515. J'ai trouvé plus civil de lire l'introduction, comme on fait connaissance avec une voisine de trajet. Le propos était neuf, le ton espiègle. Dès les premières pages, j'ai été happé.

« Faites donc le chemin avec moi jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, m'a proposé Éliane. Vous connaissez le Moyen Âge ? »

J'ai dû avouer que je n'en savais presque rien. Des rois fainéants, Pépin le Bref et Charlemagne, des cathédrales et des monastères, des guerres sanglantes entrecoupées de croisades dévastatrices, des ménestrels dans des châteaux

forts et des justiciers en justaucorps cachés dans les forêts : voilà où s'arrêtaient mes connaissances. Une grande plaine désolée s'étalant sur huit siècles, comme une ellipse dans la grande marche du monde en attendant la Renaissance. J'ai compris, depuis, que nous avançons dans l'histoire avec des cartes faussées, et une boussole mal réglée sur un « progrès » que nous imaginons inéluctable et continu. Quelle folie.

« Laissez vos idées reçues au bord du chemin, a souri Éliane. Vous allez voir. »

Comment résister ? Je l'ai suivie, de chapitre en chapitre. J'ai découvert des reines dont je n'avais jamais entendu le nom. J'ai appris l'origine de la loi salique, ce Code civil des premiers Francs qui fixait des amendes (tuer une femme, 600 sous ; une femme enceinte, 700), j'ai vu arriver et s'installer les Vikings, j'ai vu des chevaliers déclarer leur flamme à de gentes dames tandis que circulaient des fabliaux érotiques où l'on appelait un chat un chat et où un écuyer murmurait à la vulve d'une jument. J'ai rencontré Hildegarde de Bingen et Aliénor d'Aquitaine, j'ai vu pousser des murs autour des villes, j'ai vu croître la Sorbonne et la colère des riverains contre les étudiants tapageurs, j'ai vu les femmes et les Juifs écartés de l'Université, j'ai vu Abélard enlever Héloïse et Louis IX embrasser l'intégrisme, j'ai vu les couvents et les monastères se remplir, la papauté se déchirer, les intellectuels s'arracher les cheveux qu'ils avaient tonsurés pour intégrer Aristote et Virgile à leur théologie, j'ai vu la Grande Peste cueillir la moitié de la population, les femmes exercer les métiers des hommes

avant d'être reconfinées à la maison pour repeupler le pays. Une histoire de France inédite, qui n'était pas faite uniquement de victoires et de couronnements, de fureur et de cris.

Nous approchions de l'an 1400 quand Éliane Viennot m'a présenté Christine de Pizan : la première femme de lettres à vivre de sa plume, figure célèbre à son époque, courtisée par l'Italie, la France et l'Angleterre puis effacée pendant cinq siècles. J'étais encore loin de 1515 et déjà une voix intérieure me murmurait que je n'y parviendrais jamais. Éliane l'a senti, j'en suis sûr. Car au moment où j'allais quitter la bibliothèque, elle m'a agrippé du coin de l'œil.

«À propos de Christine... Voulez-vous que je vous raconte la querelle du *Roman de la Rose*, en 1401?»

La toute première controverse littéraire sur un texte en français, des esprits parmi les plus fins de leur époque s'interpellant en public à propos d'un roman d'amour? Bien sûr que je voulais!

Elle ne m'a pas raconté toute la querelle. Mais elle m'en a présenté les deux principaux protagonistes: d'un côté, Christine de Pizan ; de l'autre, Jean de Montreuil, chef de file des «pré-humanistes» français. L'objet de la controverse? La définition de l'amour, la place des femmes, le statut de la littérature et la liberté d'importuner. Il ne m'en fallait pas plus. J'ai pris congé d'Éliane, et me suis mis en quête de tout ce que je pouvais trouver sur cette fameuse querelle.

J'étais loin d'être le premier à m'y intéresser. Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cinq générations d'universitaires s'étaient déjà penchées sur les traces de l'événement. Des médiévistes obstinés avaient déniché des lettres inédites, retrouvé expéditeurs et destinataires, reconstitué des manuscrits, recomposé des chronologies, traduit et annoté les pièces à conviction – l'histoire pour eux n'était pas un voyage ; c'était une enquête policière. Et moi, grâce à elles, grâce à eux, j'avais accès à l'intégralité du dossier d'instruction.

Je savais que ce serait passionnant – une querelle, c'est toujours la promesse d'une bonne histoire. Pouvais-je me douter que les ressorts du conflit seraient aussi proches des nôtres ? On y parlait de séparer l'homme de l'artiste et l'auteur de ses personnages, Christine reprochait à Jean de cautionner la misogynie la plus crasse, et Jean se plaignait qu'on ne pouvait plus rien dire, et de part et d'autre on s'accusait de mauvaise foi et de *cancellation*. Wokes contre antiwokes, à six cents ans de distance ! J'allais découvrir bien d'autres choses encore, mais je m'en voudrais de divulgâcher dès le prologue...

Alors j'ai plongé dans les archives du Moyen Âge. Il m'a d'abord fallu passer la barrière de la langue, et m'habituer peu à peu à cet ancien français imagé et foisonnant, truffé de *y* et de *z*, avec cette orthographe non encore fixée qui donne envie de coller un zéro en dictée aux plus grands poètes.

De mois en mois, de livre en livre, je me suis approché aussi près que possible de mes personnages. Je voulais

savoir ce qu'ils mangeaient, comment ils s'habillaient, où ils vivaient, comment ils avaient été formés, quels étaient leurs rêves, leurs frustrations, leurs ambitions. Je n'avais de Christine et de Jean que quelques traces écrites, mais je voulais les *voir* écrire ces lettres qui ont traversé le temps.

Il m'a fallu, enfin, me débarrasser de préjugés encore tenaces. Chasser de mon esprit les «*temps obscurs*» du Moyen Âge. Me rappeler sans cesse que les habitants des années 1400 ne se lamentaient pas chaque matin d'être nés trop tôt – «Mon Dieu, quelle malchance! Un siècle plus tard, nous aurions redécouvert l'Antiquité et nous aurions été glorieux et Renaissants, avec des collerettes, l'Amérique, l'imprimerie et Léonard de Vinci.»

Oui, Christine de Pizan et Jean de Montreuil ont dû composer sans l'imprimerie. Mais ils améliorent en permanence leur technique d'écriture, adoptent le papier, qui leur permet d'écrire plus vite. Comme nous, ils pensent vivre à la pointe du progrès et de la civilisation. Comme nous, ils pensent que c'était mieux avant et rêvent d'avenirs meilleurs. Comme nous, ils se drapent dans de grands principes et s'en arrangent par derrière. Comme nous, ils peuvent débattre avec passion sur cet art d'aimer à la française sans jamais vraiment le saisir. Comme nous, enfin, ils ferraillent sans merci autour d'une œuvre de fiction, et comme nous ils cherchent leur place au milieu de tensions croissantes, tandis qu'au-dessus d'eux les princes se haïssent et que la guerre se rapproche.

Voilà pourquoi, à plus de six cents ans de distance, ils ont tant à nous dire.